

10. L'expérience du *Magnificat*

Dans le motet de Giovanni Pierluigi da Palestrina, après la grande et fondamentale – ou plutôt fondatrice – insistance sur le mot « *desiderat* », à un certain moment, le mot « *anima* », le sujet du désir, révélé par la comparaison avec le cerf assoiffé, se retrouve comme catapultée dans les notes les plus aiguës des sopranos et est chantée avec des notes longues, en particulier les deux « a », alors que les basses chantent encore et répètent pour la dernière fois « *desiderat* ». On dirait que, parvenue à son but, l'âme s'épanouit et savoure toute la hauteur et l'immensité de sa nature, de sa capacité de plénitude. Mais aussitôt, le « *mea* » descend et s'étire, comme si l'âme s'étonnait d'être parvenue si haut et se disait : « Moi-même, mon âme à moi, est-elle capable de cela, est-elle élevée si haut par son désir ? ! »

Ici, Giovanni Pierluigi da Palestrina a certainement pensé au *Magnificat*, c'est-à-dire à l'âme de la Vierge Marie qui parvient à une relation incroyable avec le Mystère, avec Dieu, avec la présence de Dieu au moment où elle prend conscience de ce qui lui arrivait, de l'événement qui l'enveloppait et l'élevait du plus profond de son humilité de servante. L'âme de Marie se retrouve capable de « *magnificare* », de magnifier le Seigneur, littéralement de « rendre grand » le Seigneur, de s'épanouir devant le Dieu qu'elle a toujours désiré, vers lequel elle a toujours aspiré, comme la biche altérée désire boire à la source de sa vie, de sa joie, de sa nature assoiffée d'infini. L'abîme de la misère humaine est rendu capable de s'élargir à la mesure sans mesure de la grandeur de Dieu.

Il y a une phrase très belle dans le prologue de la Règle de Saint Benoît, qui fait allusion au *Magnificat* de Marie naissant dans le cœur de ceux qui, grâce à la crainte de Dieu, reconnaissent en eux l'œuvre miséricordieuse d'un Dieu présent : « *Timentes Dominum (...) operantem in se Dominum magnificant* – Ceux qui craignant le Seigneur (...) glorifient le Seigneur qui agit en eux » (Prol 29-30).

Dans le *Sicut cervus* de Palestrina, l'âme, c'est-à-dire le cœur humain, découvre pour ainsi dire sa plénitude dans le fait même de désirer la présence de Celui qui la crée. Alors même que les sopranos savourent et prolongent déjà la plénitude de la conscience que l'âme a d'elle-même, de sa grandeur, de son épanouissement dans la louange du Seigneur, les basses, juste en dessous dans la partition, continuent de chanter « *desiderat, desiderat* » en le répétant deux fois.

Lorsque le cœur humain prend conscience et fait l'expérience d'avoir été créé pour désirer Dieu, alors naît en lui une coïncidence entre le désir et la plénitude, entre le manque et l'accomplissement, une coïncidence entre l'abîme de l'homme et l'abîme de Dieu. Le cœur découvre qu'il suffit de désirer Dieu pour le posséder, pour le connaître par l'expérience, car le désir est déjà tout entier un espace pour Lui, c'est tout l'espace qu'Il a créé en nous pour Lui et pour Lui seul.

Le sentiment du manque de Dieu que nous éprouvons est l'espace de Dieu en nous, tout entier pour Lui, que rien ni personne ne parviendra à occuper si Dieu ne vient pas, s'Il n'est pas là. Le désir en nous est comme l'empreinte de l'éternel dans notre finitude.

Le désir conscient de s'accomplir seulement en présence de Dieu est la plénitude de l'homme, une plénitude de grâce que la venue de Jésus-Christ, l'incarnation du Verbe, réalise pleinement. Le *VOLO TECUM* est déjà *PARADISUS* car Jésus est déjà là et mendie la communion avec nous en nous attirant en silence. Tout notre être humain qui répète sans cesse « *sicut cervus desiderat, desiderat, desiderat... ad fontes aquarum* », qui est devenu conscient de lui-même, conscient de ce désir, devient l'espace où l'âme fait l'expérience de l'accomplissement, l'expérience d'une grandeur infinie de soi, avec gratitude, car c'est une grâce, c'est gratuit. Elle fait ainsi l'expérience du paradis où ce désir anime tout, toutes les relations, toutes les actions, toutes les pensées, toutes les paroles, tous les sentiments, tout l'être humain, s'il est pris au sérieux, s'il est cultivé.

Mais qu'est-ce donc que l'accomplissement, à quoi ressemble-t-il ?

C'est le troisième aspect qui me frappe, tel qu'il est exprimé dans le motet de Giovanni Pierluigi da Palestrina. L'accomplissement, c'est un « TU », le « TU » de Dieu ! L'âme se trouve là-haut, émerveillée de voir s'accomplir son désir lancinant, assoiffé. Si ce désir n'est pas assouvi, l'âme meurt, elle meurt de soif. Et là-haut, dans cette hauteur profonde, sommet de l'expérience humaine que nous pouvons qualifier de « mystique », car c'est l'expérience du mystère de l'homme dans le mystère de Dieu, là-haut, l'âme s'arrête pour ainsi dire, elle s'arrête dans un repos. D'abord, elle répète deux fois : « *ad te Deus* », elle s'attarde pour se découvrir elle-même comme « faite pour Dieu », « faite *ad te, Deus*, tendue vers Dieu ». Comme si l'âme disait : « Je ne savais pas que j'étais faite pour Toi, que tout mon désir, mon angoisse, mon inquiétude et ma peur de mourir de soif étaient le symbole de mon être faite *ad TE*, vers Toi, pour Toi. Je pensais que c'était un défaut, un manque, une faiblesse de mon être, une misère de ma nature, et voilà : tout était *ad Te, Deus* ! »

Combien d'angoisses subies, par exemple à l'adolescence, nous ont semblé être un défaut, alors qu'autour de nous, tout le monde paraissait aller bien, être à l'aise dans la vie, et que nous nous sentions comme le vilain petit canard. Depuis notre enfance il y a des souffrances et des blessures dans notre vie avec lesquelles, un beau jour, nous nous sentons réconciliés, que nous bénissons même, car nous découvrons qu'elles étaient et sont *ad Te, Deus* !

Alors que les autres voix continuent la répétition et la modulation de « *ita anima mea ad te Deus* », les sopranos s'arrêtent pour tenir jusqu'à la fin, pendant quatre mesures, le « u » de « *Deus* » sur la même note, comme s'ils ne voulaient plus cesser de savourer et de contempler Dieu, la fin et l'accomplissement du désir de la vie.

Mais on peut aussi penser que les sopranos prolongent la note pour attendre que toutes les autres voix parviennent, dans les deux dernières mesures, à s'arrêter sur la même voyelle, afin de former ensemble, dans la dernière mesure, un accord harmonieux, en savourant la paix commune de s'accomplir dans le « TU » de Dieu vers lequel nous sommes tous faits et qui nous a en quelque sorte attendus à travers toutes les modulations de nos différences, de tous nos rythmes et hauteurs variés, à travers toutes nos montées et nos descentes ainsi que celles des autres, à travers nos conflits au cours du chemin que, malgré tout, ou grâce à tout cela, nous avons parcouru ensemble.

Nous découvrons le repos de l'âme en Dieu dans ce « TU » qui a attiré son désir, comme un repos partagé, unifiant, source de communion. Là où l'âme de chacun se désaltère à sa Source originelle, chacun trouve les autres, tous les autres, dans la beauté et l'harmonie d'une fraternité, d'une communion d'être fait les uns pour les autres, ce qui est grâce, ce qui est don de Celui qui nous fait pour Lui. C'est un repos en Dieu et un repos entre nous ; une réconciliation avec Dieu et une réconciliation entre nous. Nous découvrons que la communion avec Dieu coïncide avec la communion entre nous, et cela aussi, c'est de la beauté, cela aussi suscite l'émerveillement et élargit l'âme. L'âme embrasse le Père et se retrouve à embrasser le frère, la sœur qui nous était peut-être indifférent, voire ennemi. Être avec Jésus, c'est vraiment le paradis, mais un paradis de communion fraternelle.